

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian  
Halcombe.

III

Il se leva, posa la cage sur la table, et s'arrêta un moment à compter les souris qu'elle renfermait :—Une, deux, trois, quatre. . . Ah ! s'écria-t-il avec un regard épouvanté, où peut être, au nom du ciel, la cinquième ?—la plus jeune, la plus blanche, la plus aimable de toutes,—ma souris Benjamin, enfin ? . . .

Ni Laura ni moi, n'étions en ce moment très-disposées à la plaisanterie. Le cynisme transparent du comte nous avait révélé un nouvel aspect de son organisation morale qui répugnait également à toutes les deux. Mais il était impossible de tenir devant le désespoir comique d'un si gros homme, motivé par la perte d'une si petite souris. Nous rîmes donc, en dépit de nous-mêmes ; et quand madame Fosco se leva, nous donnant l'exemple, pour vider la hutte et permettre à son mari d'y fouiller dans les plus petits coins, nous nous levâmes aussi pour la suivre dehors.

Avant que nous eussions fait trois pas, l'œil alerte du comte avait découvert la souris égarée, sous le siège que nous venions d'occuper. Il écarta le banc, prit le petit animal dans sa main ; et ensuite, s'arrêtant tout à coup à genoux, se mit à regarder, avec une attention particulière, un endroit du sol qui était immédiatement sous ses yeux.

Quand il se releva, sa main tremblait si fort, qu'il put à peine mettre la souris en cage, et sur toute sa figure une pâleur livide s'était répandue.

—Percival ! disait-il à voix basse, Percival, venez ici ! . . .

Sir Percival, depuis dix minutes, ne faisait pas attention à aucun de nous. Il était uniquement occupé à tracer des chiffres sur le sable, et à les effacer ensuite avec la pointe de son bâton.

—Qu'avez-vous, à présent ? demanda-t-il, entrant négligemment sous le vieil embarcadère.

—Est-ce que vous ne voyez rien, là ? dit le comte, qui d'une main l'avait saisie au collet par un mouvement nerveux, et de l'autre, lui montrait l'endroit voisin de celui où il avait trouvé la souris.

—Je vois beaucoup de sable sec, répondit Percival, et tout au milieu, comme une tache de boue.

—Ce n'est pas de la boue, murmura le comte, qui venait de porter brusquement son autre main au collet de sir Percival, et dans son agitation le secouait assez fort : c'est du sang ! . . .

Laura était assez près pour saisir ce dernier mot, si bas qu'il eût été prononcé. Elle se retourna vers moi, et son regard exprima la terreur.

—Niaiseries, lui dis-je, ma chère enfant ! Vous auriez tort de vous alarmer. . . Ce sang est tout bonnement celui d'un pauvre petit chien égaré. . .

La surprise fut générale, et les regards de chacun, dirigés vers moi, semblaient m'interroger.

—Comment le savez-vous ? demanda sir Percival, parlant le premier.

—J'ai trouvé ici ce chien à l'agonie lui répondis-je, le jour même où vous êtes tous arrivés de l'étranger. La pauvre bête s'était fourvoyée dans la plantation, et votre garde lui avait tiré un coup de fusil.

—A qui était ce chien ? continua sir Percival. Pas à moi, j'imagine ?

—Avez-vous essayé de sauver le pauvre animal ? demanda Laura, vivement intéressée. Bien certainement, Marian, vous aurez tenté de le guérir ?

—Oui ! dis-je ; la femme de charge et moi nous avons fait de notre mieux ;—mais la blessure était fort grave, et le chien est mort dans nos mains.

—A qui ce chien ? reprit sir Percival, répétant sa question avec un peu d'impatience. Était-ce un des miens ?

—Non, il ne vous appartenait pas.

—A qui, alors ? La femme de charge le savait-elle ! . . .

Au moment où il m'adressait cette question, je me souvins du désir exprimé par mistress Catherick à la femme de charge, et dont celle-ci n'avait fait part, qu'on voulût bien tenir cachée à sir Percival la visite faite par elle à Blackwater Park ; aussi commençais-je à craindre qu'il ne fût indiscret de répondre. Mais, dans mon désir d'apaiser l'alarme générale, je m'étais laissée emporter trop loin pour revenir sur mes pas, du moins sans courir le risque d'éveiller des soupçons qui peut-être empireraient les choses. Il n'y avait donc plus qu'à m'expliquer immédiatement, et sans tenir compte des résultats.

—Certainement, dis-je, la femme de charge le savait. Elle m'a conté que c'était le chien de mistress Catherick. . .

Sir Percival était jusqu'alors resté, avec le comte Fosco, dans le fond de la hutte, tandis que je lui répondais, du dehors, par la porte ouverte. Mais, au moment même où le nom de mistress Catherick eut franchi mes lèvres, il écarta rudement le comte, et vint se placer en face de moi, debout, en pleine lumière.

—Comment la femme de charge en est-elle venue à savoir que c'était le chien de mistress Catherick ? demanda-t-il, fixant ses yeux sur les miens, et fronçant les sourcils avec une attention irritée, qui, tout en me causant une espèce d'effroi, m'impatientait aussi quelque peu.

—Elle le savait, dis-je assez calme, parce que mistress Catherick avait amené ce chien.

—Amené ? . . . Où l'amena-t-elle ?

—Chez vous, je pense.

—Et que diable venait faire chez moi mistress Catherick ? . . .

L'accent qu'il donnait à cette question me blessa plus encore que la manière dont il l'avait rédigée. Je tâchai de lui faire sentir qu'il venait de manquer à la politesse la plus vulgaire, en m'écartant de lui sans ajouter un mot.

Dès mon premier pas, la main caressante du comte se posa sur l'épaule de sir Percival, et la voix mielleuse du comte s'entremît pour le calmer :

—Doucement, mon cher !—doucement, je vous prie ! . . .

Sir Percival roulait encore de tous côtés ses regards les plus farouches. Le comte ne fit qu'en sourire, et renouvela l'application du calmant.

—De la douceur, mon bon ami !—De la douceur, au nom du ciel ! . . .

Sir Percival hésita,—me suivit à quelques pas—et, non sans me surprendre beaucoup, m'adressa des excuses.

—Je vous demande bien pardon, miss Halcombe, disait-il ; je suis un peu mal en train depuis quelque temps, et je crains d'avoir les nerfs agacés. Mais je voudrais bien savoir ce qui a pu motiver la visite de mistress Catherick. Quand donc est-elle venue ? N'a-t-elle vu que la femme de charge ?

—Autant que j'ai pu le savoir, répondis-je, elle n'a vu personne autre. . . .

Le comte s'entremît de nouveau.

—En ce cas, dit-il, pourquoi ne pas questionner la femme de charge ? Pourquoi ne pas remonter, Percival, à la véritable source des informations ?

—C'est vrai, dit sir Percival. La femme de charge est tout naturellement la première qu'on doit interroger. Il est stupide à moi de ne pas y avoir pensé sur-le-champ. . . .